

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 JANVIER 1894

SOMMAIRE

TEXE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ? par Gilberte.—Notes sur la littérature française, par Pierre Bédard.—Poésie : Les " Pourquoi ? " d'une jeune fille, par Edouard Pailleron.—Nouvelle canadienne : Un bal de faubourg, par Alp. Poitras.—Maison où est née Mme Albani, par G. A. D.—Carnet du " Monde Illustré "—Une chasse au tigre (avec gravure), par Méhier de Mathuisieulx.—Le Saint-Viatique aux malades—La dernière nuit de l'année, par J. W. Van Goethe.—La chasse au caribou.—Notes et faits.—Feuilletons.—Choses et autres.—Jeux d'esprits.]

GRAVURES.—Beaux-Arts : Les trois sœurs.—L'Espagne au Maroc : Débarquement d'un corps de troupes espagnoles dans le port de Melilla.—Canada : Maison où est née M^{de} Albani, à Chambly ; La chasse au Caribou.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A NOS LECTEURS

Afin d'éviter tout retard et toute erreur dans la réception des correspondances, prière d'adresser lettres et communications comme suit :

LE MONDE ILLUSTRÉ,
Tiroir 1070, Montréal

ENTRE NOUS.



COOPER a été acquitté.

Ce résultat, tout prévu qu'il était, n'en laisse pas moins dans les esprits un doute qui n'est pas à l'avantage de l'accusé, parmi les femmes surtout.

Je dis surtout, parce que j'en ai entendu plusieurs qui ne cachent pas leur mé-

contentement après avoir appris le verdict.

—Alors, disait l'une, maintenant un mari a le droit de tuer sa femme ?

—C'est du joli, en effet, répondit l'autre ; un individu empoisonne sa femme et on vient déclarer qu'il n'est pas coupable.

—Mais, enfin, madame, objectai-je, c'est justement parce qu'on n'a pas pu prouver qu'il l'avait empoisonnée que les jurés l'ont déclaré non coupable.

—Les jurés ! Des hommes comme l'autre !

—Le juge lui-même, mesdames, leur a dit que s'ils ne pouvaient jurer qu'il avait empoisonné sa femme....

—Eh bien, moi, monsieur, je l'aurais juré.

—Avez-vous bien examiné les témoignages ?

—Les témoignages ! Ah ! on leur fait dire tout ce que l'on veut aux témoins. Il n'y a qu'une chose de vraie dans tout cela : il a tué sa femme, on doit le pendre. Mais, il n'y a rien d'étonnant, ce sont les hommes qui font la loi, qui rendent la justice....

Et patati, et patata....

Et ces bonnes petites femmes, au cœur tendre, aux yeux si doux, seraient prêtes à lyncher ce malheureux, convaincues qu'elles sont qu'une grande injustice vient d'être commise.

Oh ! les hommes ! les hommes !!!

* * Si les femmes, en général, n'ont pas grande opinion du sexe barbu, celui-ci ne se gêne pas non plus de dire parfois des choses peu agréables du beau sexe, témoin les vers suivants, écrits dans le siècle de la galanterie par excellence :

Lorsque le Créateur, finissant son ouvrage,
De ses rares beautés fit le portrait vivant,
L'homme était trop heureux, au sortir du néant,
De porter sur son front cette divine image ;
Le monde tout entier était son apanage,
Sur tout les animaux son pouvoir était grand.
Le sort ne put souffrir qu'il vécut si content ;
Il lui ravit bientôt un si doux avantage ;
Sous ombre de calmer son chagrin, ses ennuis,
On lui fit une femme ; on ne put faire pis ;
Le malheureux dormait, il ne put s'en défendre.
Il vit en s'éveillant la cause de ses maux,
Il la prit ; mais, hélas ! il devait s'aller pendre,
Car son premier sommeil fut son dernier repos.

L'auteur de cette méchanceté a cru prudent de garder l'anonyme.

Il a bien fait.

* * Les réformes à apporter au système d'enseignement font toujours le sujet des préoccupations de nombre de personnes qui s'intéressent à cette question si grave.

Les leçons de choses dont on parle comme d'une innovation ne sont pas si nouvelles que cela.

Elles ont eu pour père, un modeste, un honnête homme, un brave suisse, Pestalozzi, mort il y a plus de soixante ans, et à qui, sa patrie a élevé une statue en 1889, à Yverdon :

Voici ce que dit M. Vuillemin de l'enseignement qui se donnait dans l'institution fondée par Pestalozzi :

" Nous instituteurs étions la plupart des hommes jeunes encore, de ces orphelins de l'âge révolutionnaire qui, les premiers, avaient grandi autour de Pestalozzi leur père et le nôtre, quelques-uns aussi des lettrés, des savants, qui étaient venus partager sa tâche.... Leur enseignement s'adressait à l'intelligence plus qu'à la mémoire, et il avait pour but la culture harmonique des germes déposés en nous par la Providence. " Attachez-vous, ne cessait de leur répéter Pestalozzi, à développer l'enfant, et non à le dresser comme un chien, et comme trop souvent on dresse les enfants de nos écoles. " Nos études portaient essentiellement sur le nombre, la forme et le langage.

" La langue nous était enseignée à l'aide de l'intuition ; on nous apprenait à bien voir et, par cela même, à nous faire une juste idée des rapports des choses. Ce que nous avions bien conçu, nous n'avions pas de peine à l'exprimer clairement.

" Les premiers éléments de la géographie nous étaient enseignés sur le terrain. On commençait par diriger notre promenade vers une vallée resserrée des environs d'Yverdon, celle où coule le Buron. On nous la faisait contempler dans son ensemble et dans ses détails, jusqu'à ce que nous en eussions l'intuition juste et complète. Alors on nous invitait à faire chacun notre proviton d'une argile qui reposait en couches dans un des flancs du vallon et nous en remplissions de grands papiers que nous avions apportés pour cet usage. De retour au château, on nous partageait de longues tables et nous laissait, chacun sur la part qui lui en était échue, reproduire en relief le vallon dont nous venions de faire l'étude. Les jours suivants, nouvelles promenades, nouvelles explorations, faites d'un point de vue toujours plus élevé, et, à chaque fois, nouvelle exten-

sion donnée à notre travail. Nous poursuivîmes ainsi jusqu'à ce que nous eûmes achevé l'étude du bassin d'Yverdon ; que, du haut du Montéla, qui la domine tout entier, nous l'eûmes embrassé dans son ensemble, et que nous eûmes achevé notre relief. Alors, mais alors seulement, nous passâmes du relief à la carte géographique, devant laquelle nous n'arrivâmes qu'après en avoir acquis l'intelligence.

" On nous faisait inventer la géométrie, se contentant de nous marquer le but à atteindre et de nous mettre sur la voie. On procédait de la même manière en arithmétique. Nos calculs se faisaient de tête et de vive voix, sans le secours du papier. Nous étions quelqu'un qui avions acquis dans ces exercices une facilité surprenante.... "

Il y a d'excellentes choses dans ce système d'enseignement de la géographie.

* * En parlant d'éducation, il m'est impossible de ne pas dire un mot de la triste condition des institutrices dans la province de Québec.

Je ne crois pas, en effet, qu'il y ait un pays au monde où elles soient aussi maltraitées, sous le rapport de la rémunération de leurs services.

Dans bien des villages, elles ne reçoivent qu'un traitement dérisoire, pas même égal aux gages d'une servante.

En France, où l'on est très économe, voici quel est le traitement des institutrices depuis la loi de 1890 :

5^{me} classe, \$200 ; 4^{me} classe, \$240 ; 3^{me} classe, \$280 ; 2^{me} classe, \$300 ; 1^{re} classe, \$320.

Elles reçoivent, de plus, une indemnité de résidence qui est de \$20 au moins et de \$400 au plus.

Quant aux institutrices des écoles primaires supérieures, elles sont divisées aussi en cinq classes, et les appointements sont de \$360 au moins, et de \$500 au plus.

Et notez que l'on vit à meilleur marché en France qu'au Canada.

Le chauffage, l'éclairage, l'entretien de l'école, etc., sont évidemment à la charge de la commune.

Il serait temps de penser un peu à l'amélioration du sort de nos institutrices.

* * Le carnaval de Québec commence lundi.

On y verra des choses étonnantes et des choses supercoquentieuses.

Parmi ces dernières, je citerai : une cabane à sucre où l'on fera du sucre, avec du vrai sucre ; une cabane d'Esquimaux, sans Esquimaux. Cette dernière idée est gigantesque et a pour but de faire croire aux étrangers qu'il y a des esquimaux à Québec.

Quant au sucre, voici pourquoi on le fera avec du sucre tout fabriqué : on avait d'abord pensé à entailler tous les poteaux de télégraphe et de téléphone de la ville, mais on a dû renoncer à cette exploitation, qui aurait peut-être donné des résultats magnifiques, les directeurs des compagnies de télégraphes ayant refusé de se prêter à cette combinaison.

* * Le château ou plutôt le fort et les fortins de glace sont très bien réussis et font beaucoup d'effet.

Le site est admirablement choisi, du reste ; en face du parlement, sur le rempart et devant un espace immense dans lequel pourront se déployer à l'aise les colonnes d'attaque.

Tout le château Frontenac est retenu d'avance. Les hôteliers jubilent.

* * Un bon mot de curé.

C'est dans un village, pas loin de Montréal, à Sainte-Chose ou Sainte-Machine, je ne sais plus à juste, mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce village est habité par beaucoup de catholiques et pas mal de protestants.

Tous vivent dans la meilleure intelligence.

Les catholiques, faisant bâtir une nouvelle église, le curé n'hésite pas à aller trouver un riche protestant.

Il lui explique l'affaire, on n'est pas millionnaire, un peu d'aide ferait grand bien, l'argent n'a pas de religion, on le prend où l'on peut,